



Mémoire d'Auschwitz ASBL
Rue aux Laines, 17 boîte 50 à 1000 Bruxelles
Tél. : +32 (0)2 512 79 98
www.auschwitz.be • info@auschwitz.be

Sur les traces des crimes des Khmers rouges. Découverte de « lieux » de mémoire cambodgiens

Mélanie Moreas
HEB Defré

Novembre 2017

Été 2016. Après un séjour de trois semaines au Viêt Nam, départ pour une longue traversée du Mékong en bateau-moteur pour rejoindre Phnom Penh, la capitale du Cambodge. Cette ville étonnante, la plus peuplée du pays des Khmers¹, dégage des atmosphères multiples à travers ses différents lieux : son imposant Palais royal, ses musées d'histoire et d'archéologie, son nouveau quartier économique à l'image occidentale, son marché central moderne, sans oublier l'architecture européenne et coloniale, témoin de l'Indochine française².

Surnommée la « Perle de l'Asie » dans les années 1920, Phnom Penh n'est pas seulement un moteur économique et administratif, elle est aussi le premier témoin d'une histoire nationale complexe et sanglante.

Durant la guerre du Viêt Nam, la capitale du Cambodge recueillera des milliers de réfugiés qui tentent de fuir les combats. Après cinq années de guerre civile et de nombreux bombardements communistes, les Khmers rouges du Kampuchea démocratique entreront le 17 avril 1975 dans Phnom Penh évacuée rapidement de ses deux millions d'habitants. Pin Yathay était un témoin direct. Il écrit qu'il fut « réveillé par des bruits de guerre, de sifflements et de déflagrations d'obus » (Pin Yathay, 2005, p. 21), il se sentait « tendu, non pas effrayé, mais excité à l'idée que le temps de l'action était venu » préconisant naïvement la fin de la guerre civile. Il ajouta aussi : « J'avais été, comme tout le monde, contre le régime corrompu de Lon Nol³. Je n'avais rien à craindre des Khmers rouges. » Malheureusement, l'ingénieur cambodgien ainsi que sa femme, ses enfants et tous les membres de sa famille connaîtront la déportation, les travaux forcés, la faim, la peur, les séances de « rééducation », etc. conduisant un Cambodgien sur cinq à la mort. Cette folie meurtrière est le résultat de la manipulation perverse des Khmers rouges qui avaient pour idéal de retourner à une société purement paysanne⁴.

En effet, le secret était l'une des particularités de ce régime. « Une fois maîtres du pays, ils firent silence sur leur programme, demeurèrent cachés et dissimulèrent l'existence même du Parti communiste. Le groupe qui s'appelait l'« Organisation révolutionnaire » (Angkar Padevat) était dirigé par un ancien instituteur qui se faisait appeler Pol Pot. » (Pin Yathay, 2005) Ce dernier répétera sans cesse sous son pouvoir : « Qui proteste est un ennemi, qui

- 1 Groupe ethnique dominant du Cambodge.
- 2 Territoire qui était composé des trois pays actuels, Vietnam, Cambodge et Laos (1887-1954).
- 3 Général et politicien cambodgien (1913 – 1985).
- 4 Par exemple, les écoles et les cinémas seront fermés sous le régime des Khmers rouges.

résiste est un cadavre. » C'est le « début d'une purification qui s'étend à toutes les couches de la population » (Bizot, 2000), le début des massacres au Cambodge.

Le centre de détention S21⁵, un lieu ultra secret

Appelé également le Musée de Tuol Sleng⁶, cet ancien centre de détention, de torture et d'interrogatoire (1975-1979) sous l'autorité d'un ancien enseignant baptisé « Douch » est aujourd'hui un « lieu de mémoire » visité chaque année par un nombre impressionnant de touristes. Sous la dictature de Pol Pot, cet endroit était entouré d'une double muraille de tôles ondulées surmontée de fils barbelés très denses et électrifiés.

Rappelons que cette notion de « lieu de mémoire » est développée par Pierre Nora dans les années 1980. Il écrit que « Les lieux de mémoire, ce sont d'abord des restes. La forme extrême où subsiste une conscience commémorative dans une histoire qui l'appelle, parce qu'elle ignore. » (Nora, 1997, p. 28) Le même auteur ajoute qu'« un lieu de mémoire dans tous les sens du mot va de l'objet le plus matériel et concret, éventuellement géographiquement situé, à l'objet le plus abstrait et intellectuellement construit. » (Nora, 1997, p. 28) Dès les premiers pas au sein de cet ancien centre secret, cette notion prendra véritablement tout son sens durant la visite.

Tout d'abord, la voix douce et sereine de l'audioguide invite à s'asseoir sur les bancs entourés d'arbres d'un espace central verdoyant à côté de quatorze tombes où sont inhumées les dernières victimes de ce centre de torture et d'exécution. Cette invitation est surtout le prétexte à se poser avant d'être complètement aspiré par l'enfer que cette ancienne école⁷ a connu pendant 3 ans, 8 mois et 3 jours. Entre 12 000 et 20 000 personnes y ont été enfermées – dont 150 gardiens de cette prison pour trahisons – et seules 12 personnes ont survécu.

Les Khmers rouges enfermaient à S21 tous les opposants supposés au régime, pour n'importe quel motif. Les personnes enfermées étaient aussi bien des jeunes que des personnes plus âgées. Il y avait des femmes, des enfants, et parfois des familles entières (bébés y compris) d'ouvriers, d'intellectuels, de ministres et de diplomates cambodgiens. Le simple fait de porter des lunettes (y compris pour les enfants) était suffisant pour être considéré comme intellectuel et donc « à exterminer » (Thong Hoeung ONG, 2008)⁸.

Ces personnes y étaient amenées en camion durant la nuit. Dans son ouvrage « Dans l'enfer de Tuol Sleng », Vann Nath écrit : « [...] Les gardiens reviennent et nous entraînent vers deux camions chinois recouverts de bâches en toile. [...] Ils nous font passer les jambes dans une chaîne épaisse de dix centimètres et la verrouillent avec un boulon d'un centimètre de large qu'ils serrent avec une clé. [...] Dans le camion, c'est l'obscurité la plus complète. » (Nath, 2008, p. 65)

La visite proprement dite commence par le passage devant un énorme panneau sur lequel sont rappelées les règles que les agents de sécurité appliquaient aux détenus : « Ne fais pas

⁵ Le S de sécurité (Santebal en khmer) associé au numéro du canal radio de la sécurité, 21.

⁶ Traduction française : colline empoisonnée.

⁷ Le lycée Tuol Svay Prey (colline des manguiers sauvages).

⁸ <http://www.apres-genocide-cambodge.com>

l'imbécile, car tu es l'homme qui s'oppose à la Révolution », « Pendant la bastonnade ou l'électrochoc, il est interdit de crier fort... » L'artiste et ancien détenu Vann Nath (2008, p. 76) écrit qu'un gardien, un jeune garçon d'une quinzaine d'années⁹ du centre S21, criait aux nouveaux détenus à leur arrivée : « Si quelqu'un sait lire, qu'il lise le règlement aux autres à haute voix. »

Bâtiment A : les traces de l'horreur

Ce qui amène le visiteur au bâtiment A qui renferme les anciennes classes d'école qui étaient « transformées » au rez-de-chaussée et au premier étage en petites cellules avec un ajout systématique de barreaux. Quant aux classes du deuxième étage, elles constituaient les salles de détention communes. De pièce en pièce, les nombreuses informations et les détails précis transmis par les survivants eux-mêmes alourdissent l'atmosphère déjà viciée par la chaleur humide intenable. L'audioguide nous informe notamment des faits suivants : « Les gens y étaient enfermés, environ cinquante personnes, allongées par terre en alignement serré, les familles regroupées. Les pieds des détenus étaient attachés à de longues barres de fer par des anneaux en fonte. Après leur arrivée et la photo, tous les détenus étaient rassemblés là et numérotés. Un gardien s'occupait régulièrement de fouiller les personnes qui étaient allongées, pour voir si elles ne disposaient pas d'un stylo pour se suicider en se crevant la gorge ou bien d'un boulon ou d'une vis pour se suicider aussi en l'avalant. Le réveil était à 4 h 30 du matin. » (Thong Hoeung ONG, sd, p. 2) Vann Nath se rappelle qu'il dormait très mal, car les geôliers venaient sans cesse vérifier les chaînes des détenus de peur qu'ils ne s'échappent.



Ancienne classe transformée en cellule

Chaque pièce contient une trace matérielle (ex. : un lit) et une iconographie qui représente un moment de la vie quotidienne des prisonniers tel que la dureté des interrogatoires, les tortures, les pendaisons, les mariages forcés, etc. Ce quotidien terrifiant se retrouve aussi dans les écrits de Vann Nath : « Chaque jour, ils viennent chercher des prisonniers pour les interroger. Avant de sortir de la salle, ils les menotent et leur bandent les yeux. Certains reviennent quelques fois avec des blessures ou des traces de sang sur le corps, d'autres disparaissent purement et simplement. » (Nath, 2008, p. 83)

La visite se poursuit avec un arrêt devant la potence dont la structure en bois, qui contient une longue corde, était déjà utilisée pour le cours de gymnastique à l'époque du lycée. Celle-ci n'a jamais servi pour exécuter mais pour torturer. De sa cellule, le peintre Vann Nath a pu observer cette pratique à plusieurs reprises. Il précisera plus tard que lorsqu'un prisonnier perdait connaissance, les bourreaux glissaient sa tête vers le bas dans un sceau d'excréments.

⁹ Les plus jeunes avaient 10 ans.

Lorsqu'il se réveillait, il était remonté vers le haut. Quelques années plus tard, le peintre figera ce moment sur une toile comme d'autres moments d'horreur.

Bâtiment B : un lieu d'éducation et de préservation de la mémoire

Après une pause, nous reprenons la visite en pénétrant dans le bâtiment B, un autre bâtiment de détention. Il est aujourd'hui le lieu d'éducation et de préservation de ce « lieu de mémoire ».

Au rez-de-chaussée se trouvent des centaines de photos de détenus. Les victimes n'étaient pas seulement des Cambodgiens, mais aussi des Arabes, des Français, des Britanniques... Quelques pas plus loin, dans une autre pièce, l'accent est mis sur la personne de Kang Kek Ieu alias « Douch », ancien professeur de mathématiques et responsable du S21. Plusieurs témoignages indiquent des comportements paradoxaux de sa part allant d'une personne très « affectueuse » au monstre sans âme. Par exemple, François Bizot met en évidence dans son ouvrage *Le Portail* sa détention dans la jungle et ses longues discussions avec « Douch » qui n'était alors qu'un simple fonctionnaire. L'auteur français affirme qu'il a eu la vie sauve grâce à ce bourreau qui sélectionnait ses collaborateurs et futurs tortionnaires chez des adolescents. Précisons également qu'il « est resté avec les Khmers rouges jusqu'au début des années 1990, date à laquelle il est redevenu enseignant. Après la mort de sa femme dans un cambriolage en 1995, il s'est converti au christianisme et est allé s'installer dans la commune de Samlaut. C'est là qu'il a vécu jusqu'en 1999, année où il a été reconnu par un journaliste. Il a ensuite été arrêté par les autorités militaires cambodgiennes » (CETC, 2009).

Destins brisés

La visite se poursuit plus lentement. Les pas s'alourdissent, l'esprit se voile et l'âme se mélange aux fantômes qui rôdent sur ce sol qui renferme tant de souffrances.

Il reste à voir les bâtiments C et D. Le premier renferme des cellules individuelles avec de petites portes en bois. L'autre met en évidence des destins précis comme celui de Bophana. Grâce aux archives retrouvées lors de la libération du centre par les troupes vietnamiennes, Elizabeth Becker fait connaître au monde l'histoire de cette jeune fille considérée comme une héroïne et une résistante « par son refus d'abandonner son amour pour son mari. » (Becker, 2012, p. 82)

Sous le régime de Lon Nol, elle est accusée d'être une infiltrée Khmère rouge. Elle sera violente bien qu'elle soit enceinte. Elle tentera de se suicider. Sauvée par un médecin, elle accouchera d'un petit garçon à Phnom Penh où elle s'est installée comme jeune mère célibataire avec ses sœurs. En 1974, la jeune femme retrouvera son cousin Sitha, bonze, lors d'une cérémonie bouddhique. Ils tomberont amoureux. Après la prise de la capitale par les Khmers rouges, elle rejoindra son village natal où elle épousera Sitha devenu un cadre politique du parti communiste du Cambodge. Mais ce couple devra vivre séparément sous le régime khmer rouge qui bannit les valeurs comme la famille et l'amour. Pourtant, Bophana décidera de transgresser cette règle en écrivant des lettres d'amour à son mari. Après une nouvelle tentative de suicide à la suite de la perte de son enfant, conséquence d'une maladie mal soignée, elle se battra à nouveau. Quelques mois plus tard, son mari sera arrêté. Les lettres seront retrouvées, une découverte qui amènera également à l'arrestation de la jeune

cambodgienne.

Cette résistante sera emprisonnée et torturée durant cinq mois au sein du centre de détention S21. Elle sera exécutée à l'âge de 25 ans. Son corps sera jeté dans les fosses de Choeng Ek, le même jour que son mari Ly Sitha.

La visite arrive à sa fin en passant devant la place centrale où se trouve une stèle mémorielle. Des enfants y jouent. Au rythme de leurs jeux et de leurs rires, la vie reprend le dessus.

La voix douce et sereine de l'audioguide invite à nouveau à s'asseoir sur les bancs entourés d'arbres. La journée « se referme » en écoutant un *smot*, un chant poétique cambodgien, basé sur les principes bouddhiques, interprété lors des funérailles. Le dernier extrait musical qui conduit à la sortie appelle à accepter le cycle de la vie et de la mort et ainsi quitter la vie avec le cœur en paix. Une pratique bouddhique difficilement perceptible pour le visiteur devenu proche de ses milliers de morts dont le cœur a été perforé par la cruauté humaine.

Le charnier de Choeng Ek, un camp d'exécution

Un trajet à travers les campagnes cambodgiennes de cinquante minutes en *Tuk-Tuk* motorisé est nécessaire pour arriver à ce principal charnier, situé à 15 km de Phnom Penh. Il s'agit d'un des trois cents sites du pays, dont certains ont encore été découverts en 2013. Il a été transformé en un des plus importants « lieux de mémoire » du pays.

Ancien cimetière chinois, ce magnifique terrain de plus de deux hectares a connu l'extrême barbarie des Khmers rouges. Le nombre de victimes est estimé à plus de 20 000 et des milliers d'ossements – dont une infime partie est exposée – ont été retrouvés.



Crânes exposés dans le *stupa* bouddhiste

La visite se fait dans le silence, accompagnée d'un audioguide à travers lequel une autre voix douce et sereine accompagne le passager, suivant une trajectoire logique qui explique l'arrivée des prisonniers jusqu'au lieu d'exécutions sur la base du même mot d'ordre : le secret.

Les détenus arrivaient en camion au camp, durant la nuit, après trente minutes de trajet, les yeux bandés et les mains ligotées, pour éviter les émeutes. On leur faisait croire qu'ils arrivaient dans un autre centre de détention. De manière générale, ils étaient tués directement après qu'ils aient signé de faux aveux. Sous la pression, certains ont dénoncé leur famille ou leurs amis en disant que ces derniers communiquaient avec le KGB ou la CIA, ennemis jurés des Khmers rouges. Ensuite, les bourreaux les attendaient au bord des fosses pour les tuer.

Ces exécutions étaient « accompagnées » de chants à volume intense pour voiler les cris des prisonniers, mais jamais par armes à feu, car cela coûtait trop cher.

Ce site regroupe 129 charniers dans lesquels on a dénombré entre 20 000 et 30 000 victimes, allant de bébés de quelques semaines à des personnes âgées, et dont la ligne d'exécution¹⁰ est appelée « Killing Fields ». Aujourd'hui, des dents, des restes humains ou des vêtements de victimes remontent encore à la surface pendant la saison des pluies.

La dernière étape est le mémorial en forme de *stupa bouddhiste*, sur dix-sept niveaux¹¹, dans lequel se trouvent des milliers d'ossements, la preuve matérielle de ces crimes de génocide sur le territoire cambodgien.

Avant de quitter le site, la voix de l'audioguide prononce ces quelques mots réalistes : « Le pire, c'est que ça se passera encore. » Prenons la situation actuelle du Burundi où de nombreux articles de presse ou des rapports officiels exigés notamment par le Conseil de sécurité des Nations Unies mettent sans cesse en évidence les dérives génocidaires.

Il y a quelques semaines, le journaliste David Gakunzi écrivait à propos du Burundi :

Et les victimes, corps sans défense, carcasses en sursis, épargnées par hasard, tétanisées par la peur de cette épouvante qui peut surgir n'importe où, n'importe quand. Et l'atmosphère irrespirable, l'infini clos par le sentiment d'une traversée qui sent le désastre, voilà chacun tenaillé, paralysé par l'angoisse de l'imprévisible surgissement de la catastrophe, tout en espérant non pas la providence, mais notre monde plus beau, plus courageux, plus secourable, capable encore d'éprouver quelque chose, tout en espérant, plaise à l'humanité, le génocide attendu improbable, invraisemblable, impossible. Dissociation. Désarroi. Désarroi total¹².

¹⁰ Elle correspond aux zones géographiques où les victimes des Khmers rouges ont été assassinées et enterrées.

¹¹ Pour symboliser l'entrée le 17 avril 1975 des Khmers rouges dans Phnom Penh qui marque le début du génocide cambodgien.

¹² « Burundi, Burundi : dernier appel – ne rien faire, c'est laisser faire », in *Laregledujeu.org*, 30.08.2016 <http://laregledujeu.org/2016/08/30/29766/burundi-burundi-dernier-appel-ne-rien-faire-cest-laisser-faire/> (consulté le 13 novembre 2017).

« Plus jamais ça » ?

La voix douce qui s'« échappe » de l'audioguide n'est pas naïve. Elle expose des faits sans verser dans une émotion « mélodramatique ». Elle n'emploie pas un ton moralisateur. Elle pose des questions justes et il n'est pas question d'exclamer à *tout-va* cette phrase tant entendue en Europe « Plus jamais ça ! ». La voix de l'audioguide le répète tout au long des visites « Plus jamais ça ? Cela n'a pas de sens ! Regardez ce qui est arrivé au Rwanda en 1994 ! Défendons déjà notre mémoire ! »

En 2009 s'ouvre la chambre extraordinaire au sein des tribunaux cambodgiens en collaboration avec les Nations Unies où sont condamnés plusieurs dirigeants khmers rouges, dont « Douch ». Ce dernier a été condamné à la réclusion à perpétuité le 3 février 2012.

En 2015, le Cambodge commémorait la prise de Phnom Penh par les Khmers rouges quarante ans auparavant. Des commémorations discrètes notamment à Choeung Ek où aucun représentant du gouvernement actuel n'était présent. « Le premier ministre, Hun Sen, lui-même un ancien Khmer rouge, critique la culture du souvenir du drame, au nom de l'unité nationale, et s'oppose ouvertement à tout nouveau procès. » (AFP, 2015)

Et demain ? Quarante ans, ce n'est rien ! Il n'est pas simple de revivre normalement « compte tenu de la médiocrité de l'économie comme de l'administration. » (Margolin, 2007, p. 126) Comme pour le génocide des Tutsis du Rwanda, bourreaux et victimes étaient voisins. « La paix passe avant la justice. [...] Mais semblable réaction de retrait face à l'horreur a aussi été connue sous d'autres cieux. » (Margolin, 2007, p. 126)

In fine, comment réellement sortir du traumatisme de l'extermination ? Faut-il favoriser l'amnistie et la réconciliation au risque de l'amnésie ou poursuivre un réel « travail de mémoire et d'histoire » et de justice afin de pouvoir réellement intégrer ce passé et s'ouvrir à l'avenir ?

Pour en savoir plus

Becker, Elizabeth (2012) : *Bophana. L'amour au temps des Khmers rouges*, Cambodge, Cambodia Daily Press.

Bizot, François (2000) : *Le Portail*, Paris, La Table ronde.

Kiernan, Ben (1998) : *Le génocide au Cambodge (1975-1979) : race, idéologie et pouvoir*, Paris, Gallimard.

Margolin, Jean-Louis (2007) : « À l'extrême du communisme : le génocide cambodgien », in Lefebvre, Barbara & Ferhadjian, Sophie (dir.), *Comprendre les génocides du XX^e siècle. Comparer - Enseigner*, Rosny-sous-Bois, Bréal, p. 108-129.

Nath, Vann (1998) : *Dans l'enfer de Tuol Sleng. L'inquisition khmère rouge en mots et en tableaux*, Bangkok, White Lotus Press.

Nora, Pierre (1997) : *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, « Quarto ».

Pin, Yathay (2005) : *Tu vivras mon fils*, Paris, L'Archipel.



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Depuis 2003, l'action de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz s'inscrit dans le champ de l'Éducation permanente.

À travers des analyses et des études, l'objectif est de favoriser et de développer une prise de conscience et une connaissance critique de la Shoah, de la transmission de la mémoire et de l'ensemble des crimes de masse et génocides commis par des régimes autoritaires. Par ce biais, nous visons, entre autres, à contrer les discours antisémites, racistes et négationnistes.

Persuadés que la multiplicité des points de vue favorise l'esprit critique et renforce le débat d'idées indispensable à toute démocratie, nous publions également des analyses d'auteurs extérieurs à l'ASBL.